

Retour sur le numéral “un” en tokharien

SUMMARY. The interpretation of the Toch. A adverb *si* as meaning “once” and “for the first time” leads to reconsider the prehistory of several forms of the paradigm of the numeral “one” in Tocharian, and especially Toch. B *še* (A *sa-*), nom. sing. masc., which has remained a puzzle. These forms are explained as going back to PIE *syó and are thus shown to be related to the Hittite pronoun *šia-*, for which the meaning “one” has recently been ascertained by Petra Goedegebuure (2006). The existence of the corresponding morpheme in Common Tocharian helps to track the remodelling of the inflection of the numeral “one”. This etymological link provides a further Tocharian-Anatolian lexical isogloss.

§ 1. La documentation tokharienne est loin d’être close, si bien que la découverte d’une nouvelle forme peut conduire à modifier drastiquement l’état connu d’un problème, qui reposait sur les sources exploitées depuis des décennies et les résultats codifiés dans les manuels. Dans le cas de l’interprétation des formes relatives au numéral cardinal “un” du tokharien commun, l’intérêt de la forme *si* du tokh. A est relancé par l’interprétation récente de la forme hittite *šia-* au sens de “un”. Je rappelle d’abord les données qui concernent tokh. A *si*. L’identification de cette forme est assurée¹ grâce à un passage du manuscrit de Yanqi du MSN, où tokh. A *si* signifie “une première fois” dans la phrase *tmäṣ ptāñkät käßi sī märkampal ākṣimñā* “Là-dessus, le seigneur Buddha, le maître, prêcha la loi une première fois” YQ 22[III.2] a3 (JWP, 150 et 151); tokh. A *si* est traduit par turc ancien *ang ilki bir qurla* “zum ersten Mal” (MaitrHami III, 2a15, cf. ZusTreff, 174 et 175). Le passage est parfaitement clair: on rappelle que le Buddha a prêché la Loi trois fois de suite: la première fois, 80.000 Śākyas ont obtenu le salut, la deuxième fois, 60.000, la troisième fois 40.000, soit en tout 180.000 (voir la traduction de la continuité du texte dans Zus-

¹ Cf. Pinault 2001: 129. L’identification est donnée aussi dans le glossaire de JWP, 298.

Treff, 175 et 177). Le texte tokharien est, comme souvent, lacunaire, en sorte que la mention de la deuxième prédication est perdue, mais la troisième prédication est mentionnée à la ligne suivante, YQ 22[III.2] a4: *trit ākṣiññā śtwar tmām śākkiñ parām kālpānt* “il prêcha une troisième fois, 40.000 Śākyas obtinrent la dignité”; dans ce dernier cas. tokh. A *trit* “une troisième fois” est traduit par turc ancien *üçünç* “zum dritten Mal” (MaitrHami III, 2a19). Il est certain que la mention “une deuxième fois”, dans la partie perdue du manuscrit de Yanqi, était exprimé par tokh. A *wät*, auquel correspondait turc ancien *ikinti oyurluy* “zum zweiten Mal” (MaitrHami III, 2a17).

§ 2. Ce passage permet de revenir sur une autre occurrence de tokh. A *si* enregistrée avant la publication du manuscrit de Yanqi, dans un autre passage du MSN, précisément au début de l’acte XII; il s’agit du premier épisode de cet acte (A253, a6sq.)²: le Bodhisattva Maitreya, monté sur un char et accompagné de son épouse Sumanā, sort par la porte orientale de la ville de Ketumatī, accompagné par une grande escorte, et au milieu de l’émotion générale. Le récit s’attarde en particulier sur l’attitude des femmes de la ville, qui honorent et célèbrent le Buddha en se penchant aux fenêtres des palais et des maisons à étage, au point de tomber. La description est développée dans une série de trois strophes (4×25 syllabes, rythme 5/5/8/7), dont j’extrais le passage qui nous concerne (pādas 2bc): A253, b4 (*ypic*) *c pyāppyās waras ypanträ āñcālyī karyeñc şomam pāstiñc şomam si ats wasac pālkītār: pūkis mosan̄ nātāk pākār nām̄tsu* [b5] (*na*)*ṣt mar was prāṅkāṣṭ pur-pār pyāpi wināseñc-ām şomam krant* “Elles font l’añjali (avec leurs mains) pleines³ de fleurs [et] de parfums; certaines rient, certaines crient: “Regarde donc une fois seulement vers nous! Pour tout un chacun, ô maître, tu es devenu visible. Ne nous repousse pas, reçois la

² Voir le texte dans TochSprR(A), 128. La feuille en question figure dans le manuel de tokharien, texte IX.1 “Der Auszug des Bodhisattva aus der Götterstadt Ketumatī”, cf. TEB II, 35–36. Cette feuille porte désormais le numéro THT 886, mais l’original a disparu de la Turfansammlung, comme j’ai pu le constater lors de l’inventaire des manuscrits tokhariens conservés à Berlin; il reste heureusement accessible grâce au fac-similé publié dans le volume de planches (Tafel 39) de l’édition originale de 1921.

³ Le mot *ypic* “plein” est une restitution de Sieg, qui reste incertaine sur le plan syntaxique, voir la remarque dans TEB II, 36 n. 7.

fleur!” Certaines femmes lui rendent hommage, les bonnes⁴. Malheureusement, la version en turc ancien (ouïgour) du début du chapitre XII dans Maitrisimit nom bitig est inconnue: aucune feuille dans la version de Sängim ou Murtuq (cf. BT IX, t. 1: 113 et Laut 1986: 28), et la version de Hami de ce chapitre n'est pas encore publiée⁵. Néanmoins, l'interprétation de la phrase de souhait (A 253, b4) *si ats wasac pälkitär* est totalement satisfaisante. On comprend fort bien l'emploi de la particule d'insistance *ats* (TEB II, 79) ici avec valeur restrictive, après l'adverbe *si* “une fois”. Tokh. A *ats* sert à traduire skr. *eva* (cf. Poucha 1955: 13) et il existe en pāli une locution *sakid eva* “once only” (PED, 660a), à laquelle correspondrait skr. *sakṛd eva* “une fois seulement”, et finalement sa traduction en tokharien. Jusqu'à présent, cet exemple de tokh. A *si* en A253 avait été interprété, de façon dubitative (TEB II, 149), comme un adverbe directionnel (allemand *her*): “her zu uns sieh!” (cf. TochGr: 322)⁶. Les deux autres occurrences connues étaient considérées comme obscures. De fait, le contexte du fragment A327 (= THT 961) est très pauvre (recto et verso sont incertains)⁷: on lit en a5 //puklyi nasmām si kaklyuṣu//; néanmoins, on peut comprendre: “étant âgé de X années, ayant entendu une fois ...”, par exemple la Loi prêchée par le Buddha ou l'annonce de l'existence du Buddha. Le contexte du fragment A54 (= THT 687) peut être complété: on lit en a6 le début d'un pāda d'une strophe (4×12 syllabes, rythme 5/7): *si ptāñkät kāṣṭīm wināślneśīm* //. D'après la reprise probable de la même idée en bl, *ptāñkät kāṣṭīm wināślunesī pñi* “mérite consistant à honorer le seigneur Buddha, le maître”, on peut restituer un pāda entier: *si ptāñkät kāṣṭīm wināślneśīm (śpālunt pñi)* “(le mérite excellent) dû au fait d'honorer une fois le seigneur Buddha, le maître”.

⁴ Formellement, tokh. A *krant* est ambigu: nom.-obl. féminin pluriel (= B *krenta*) ou obl. masculin singulier (= B *krent*) de l'adjectif “bon” (TEB I, 154, § 241.2). Il serait donc possible (selon TEB II, 36 n. 8) que *krant* ait le même référent que le pronom suffixé dans *wināśeñc-ām*, à savoir Maitreya: celui-ci pourrait évidemment recevoir ce qualificatif. Mais il me semble que la continuité *somam krant* favorise plutôt l'autre interprétation.

⁵ Jusqu'à présent, un fragment correspondant au moins en partie à la feuille tokh. A 253 n'a pas été découvert par Jens Peter Laut (Freiburg i. Br.), ni par moi-même, dans les transcriptions dues à M. le Prof. Dr. Geng Shimin (Beijing), que nous remercions vivement.

⁶ Poucha (1955: 341) ne donnait aucune traduction.

⁷ Cf. TochSprR(A): 178.

tre”⁸. Autrement dit, une seule marque d’hommage au Buddha suffit à procurer du mérite: cet énoncé est tout à fait cohérent du point de vue bouddhique.

§ 3. Il faut donc ajouter tokh. A *si* à l’inventaire des formes du numéral “un”, et précisément du cardinal. Cette identification est confirmée par de nombreux faits. En premier, la succession tokh. A *si* ..., *wät* ..., *trit* ... (telle qu’elle peut être inférée avec certitude du passage de l’acte III du MSN, feuille YQ 22[III.2]a3–4, cf. § 1) “une première fois ..., une deuxième fois ..., une troisième fois ...” reflète exactement un procédé bien connu en tokharien⁹ dans l’expression d’une série d’actions successives: la première étape est exprimée par le nombre cardinal “un”, et non pas par l’ordinal, à savoir A *maltowinu*, B *pärwesše* “premier”, soit en tokh. A: *sas* ..., *wät* ..., *trit* ... (cf. A2b5, 3a5, 11b4, 64b5, 65a3, 257b2, 307a3), en tokh. B *še* ..., *wate* ..., *trite* ... (cf. B8b3, 18a3 [=16b6], 18a3–4 [=16b7]). Il convient de préciser que la forme *trit* (et par déduction la forme *wät* qui la précédait), en YQ 22[III.2]a4, bien que superficiellement identique au nominatif sing. masculin *trit* de l’ordinal “troisième”, relève en fait d’une autre catégorie, comme reflet de l’ancien neutre en emploi adverbial à l’accusatif singulier, cf. gr. *τρίτον* “une troisième fois”. Cet emploi de *trit* “une troisième fois” est attesté de manière sûre dans un second passage, en YQ 44[III.3]b7: *trit märkampalam śtwar tmām (k'lewāñ parām käl-pānt-äm)* “la troisième fois, lors de la [prédication de la] Loi, 40.000 (femmes obtinrent la dignité)”, cf. MaitrHami III, 4a9–11 *üčünč oyur-luγ nom nomlamışta tört tūmān išilär qut bultilar* “Als er zum dritten Mal das Gesetz gepredigt hatte, fanden 40.000 Frauen das Heil” (cf. ZusTreff, 182–185; JWP, 156 et 157). Le locatif sing. *märkampalam* est une expression abrégée pour *märkampal ākṣiñluneyam* “lors de la prédication de la Loi”, syntagme qui est employé plus loin (b8) dans le résumé le l’événement. Ces formes adverbiales, issues du neutre (*wät*, *trit*), présentaient l’inconvénient d’être identiques au nominatif sing.

⁸ Il est donc inutile de supposer que *si* résulterait d’une graphie défectueuse de *pñi*, comme il est suggéré par Sieg et Siegling (TochGr, 322). L’ordre des mots serait assez bizarre, même en admettant une licence poétique. De fait, l’examen du manuscrit original (THT 687) confirme que la lecture *si* est nette et sans ambiguïté, dans une zone où le papier n’est pas abîmé.

⁹ Cf. TochGr, 200, § 333; Winter 1954: 3–4, 6, 8; TEB I, 161, § 257 Anm. 1.

masculin: de fait, elles ont été renouvelées par adjonction d’affixes ca-suels (perlatif ou ablatif), d’où, avec divers renforcements, *wtā*, *wtāk*, *wtākotā*, *wtas* “une deuxième fois, derechef, encore”¹⁰, *tritas* “pour la troisième fois”¹¹. Parallèlement, on trouve en tokh. B avec le même sens *wate-sa*, *trite-sa*, qui reposent sur les formes de neutre au perlatif singulier, avec *-te* (A *-t*) < *-tæ < *-to-m. En regard de ces formes adverbiaisées, l’adjectif ordinal a une flexion conforme aux schémas morphologiques du tokharien, avec palatalisation de l’occlusive dentale du suffixe dans une partie du paradigme¹². Par conséquent, l’emploi de tokh. A *si* au sens “une première fois” est simplement dû au contexte de l’énumération: le sens attesté par ailleurs est “une fois”, autrement dit un emploi adverbial du cardinal “un”.

§ 4. D’autres données prouvent que tokh. A *si*, comme adverbe, a les mêmes emplois que tokh. B *se* “un”. De fait, cette dernière forme est employée aussi au sens “une fois”, cf. *mā ss̥e nta kca* “même pas une seule fois quelconque” en H.149.26/30b2 *mā ss̥e nta kca cmelane ñem ra klyaussi kälpāwa* (= texte XIII, § 9 dans TEB II, 64 et 250) “Nicht einmal in den Geburten habe ich auch [nur] den Namen zu hören bekommen”¹³; B109a10 *se ka yatāne ñiš yānkässi šukentasa swaro(na)* “Nur einmal gelang es ihr [scil. Yaśodharā] mich mit süßen Genüssen zu betören”¹⁴. Elle est employée en outre au sens “en un, ensemble, avec” après (plus rarement avant) une forme de comitatif qu’elle contribue à renforcer: e.g. B107a2 *palska toyna şotruna šāstārmpa se rāmate* “Er dachte [nach], verglich diese Zeichen mit dem Śāstra”¹⁵; B380a6 (*yāmo)rsa kamtsante se pūdñ(ä)ktempa* “... durch (diese gute Tat) kamen sie mit dem Buddha zusammen”¹⁶; voir encore, avec *se* postposé au comitatif, B 345a3, 427b1, 496.3, 591a5.b3, 600a5. Ordi-

¹⁰ Références dans Poucha 1955: 307; JWP, 259.

¹¹ Cf. Poucha 1955: 133.

¹² Cf. Winter 1992: 133–136, où la dérivation des adverbes tokhariens à partir d’une forme héritée de neutre adverbial n’est pas énoncée, parce que l’auteur considère que les formes en *-tæ du tokh. commun pour “deuxième” et “troisième” ne sont pas directement comparables aux adjectifs ordinaires en *-to-d’autres langues; dans le sens de l’archaïsme, voir Pinault 1991: 187.

¹³ Cf. Thomas 1954: 716.

¹⁴ Cf. Schmidt 1974: 40; Thomas 1957: 180, avec lecture *yatāte*.

¹⁵ Cf. Thomas 1957: 46; Schmidt 1974: 182–183.

¹⁶ Cf. Schmidt 1974: 473.

nairement, on trouve dans cet emploi de quasi pré- ou postposition la forme dérivée *še-sa* (avec l'affixe de perlatif) ou l'adverbe composé *e-še*, littéralement “en un” (*e- < *en- < *œn- < *ŋ-*), e.g. *Ānandemmpa šesa* “ensemble avec Ānanda” (B560a4 = texte XXVI, § 4 dans TEB II, 68), *še-sañkämpa* “ensemble avec la Communauté” (B109a8), *eše wertsyaimpa* “ensemble avec sa compagnie” (B18b7), etc.¹⁷ De plus, ces formes sont employées comme adverbes, soit indépendants, soit en relation plus étroite avec un verbe dont elles modifient le sens (correspondant à skr. *saha* et *sam*)¹⁸. L'emploi de ces termes du tokh. B correspond exactement à celui de tokh. A *syak*, *siyak* “ensemble, avec”¹⁹: adverbe, souvent en relation avec des verbes de mouvement, et glissant au statut de postposition après une forme de comitatif, e.g. *metraknaśśäl syak* “ensemble avec Maitreya”, passim²⁰. L'emploi comme adverbe indépendant n'est pas inconnu, e.g. A78a2 (Ṣaddanta-Jātaka) *syak penu sāmudram tom wramam p“kāk neñc* “zusammen gibt es aber solche Dinge sämtlich im Ozean” (Sieg 1952: 10); A353a4 *syak* “einig”, traduction de skr. *sahita-* (conclusion du Prātimokṣa-Sūtra, cf. Schmidt 1989: 74, 77, 108). Le rattachement assuré de tokh. A *si* au numéral “un” s'ajoute à cette identité d'emplois pour indiquer une relation certaine de tokh. A *syak*, *siyak* à ce même terme *si*, et non pas à une souche indo-européenne totalement indépendante.

§ 5. Il existe une forme *sya-*, *siya-* connue seulement en composition²¹, dans *sya-wkäm* (4×), *siya-wkäm* (A125a2) “égal, identique, pareil” < “de la même manière”: e.g. *sya-wkäm pältsäkyo* (A63b2) “mit gleichartiger Gesinnung”²². Ce composé a pour antonyme *ālak-wkäm* (5×) “différent, différemment”. Il existe en tokh. B un équivalent avec l'oblique sing. masc. du numéral “un” en premier membre: *semaikne* (B72.3, 256a4, 273a4, 558b2), *seme-ykne* (B330a1, b1), *seme-yäkne* (B518b6, 576a4, 597a1) “de la même façon, pareillement, également”. On a déjà remarqué que cette formation est analogue à celle des nombreux composés avec tokh. A *wkäm*, B *yakne* “manière, façon”

¹⁷ Voir d'autres exemples dans Kölver 1965: 72–73.

¹⁸ Cf. TEB I, 171, § 289; II, 173 et 251.

¹⁹ Cf. TochGr, 295sq., 302.

²⁰ Cf. Kölver 1965: 72.

²¹ Voir les références dans Poucha 1955: 356 et JWP, 264.

²² Cf. Bernhard 1958: 200 et 272 n. 145.

en second membre, qui comportent en premier membre un adverbe pronominal ou un numéral cardinal²³. Il semblerait donc possible de voir dans *sya-* la forme en composition de *si* avec conservation de la voyelle finale originelle (< tokh. com. **syæ*), qui aurait normalement disparu en fin de mot à l'état libre. Dans ce cas, *sya-k* serait la même forme, élargie par la particule assévérateive *-k*, très fréquente dans les adverbes. Cependant, la situation n'est pas aussi nette qu'on pourrait le souhaiter. En effet, depuis que la forme tokh. A *si* a été isolée, il est possible d'interpréter deux adverbes comme des composés avec ce même mot en premier membre: *siraś* et *sitsrāk*. Jusqu'à présent, ces deux mots n'ont pas été bien compris: il faut leur consacrer quelques lignes au moins²⁴. La traduction canonique de l'adverbe tokh. A *siraś* est “ringsum, ringsherum” (TEB II, 149)²⁵. Schmidt (1994: 256 et n. 41) a proposé de la remplacer par “gleichmäßig” ou “eben”, essentiellement à partir d'un passage du MSN, dans la liste des 32 marques caractéristiques du “Grand Homme” (*mahāpuruṣa-lakṣaṇa-*). qui sont visibles sur le corps du Buddha: YQ1.8[II.4]b4 + A212b6: *lyāk siraś tāpākyis ānt oki śalpem*, qui équivaut à skr. *supratiṣṭhitapāda-talah*, et dont nous avons la traduction en turc ancien, cf. MaitrHami II, 5a7–8 *köz-üngü* [8] *täg tüp tüz adaqı ulı ärür* “Völlig glatt wie ein Spiegel sind seine Fußsohlen” (ZusTreff, 126–127). Schmidt se fonde sur l'idée que le texte ouïgour serait une traduction mot à mot du texte tokharien: dans ce cas, on pourrait croire que tokh. A *siraś* est traduit seulement par *tüz* “gleichmäßig, eben, gleich, gelassen, ebensoviel, vollkommen” (ATG, 376b), “égal, plan, plat” (Hamilton, 1986, t. 2: 257b). En fait, la situation est moins simple: turc *tüp tüz* est une expression intensive avec redoublement, la syllabe redoublée étant suffixée par *-p* selon un schéma connu²⁶. Hamilton la traduit par “parfaitemment, complètement; tout à fait également” (1986, t. 2: 257b). De

²³ Cf. Bernhard 1958: 171–175 et 200–214. Comme il apparaîtra plus loin (§ 10), ces deux composés peuvent s'interpréter comme les reflets indépendants en A et B d'un syntagme tokh. com. **sy(i)yæ w'äknæ*.

²⁴ J'ai discuté ces mots dans une communication (inédite) présentée lors du 29^e Deutschen Orientalistentag (Halle an der Saale), 23 septembre 2004. Je remercie M. le Prof. Dr. Gerhard Meiser pour son invitation.

²⁵ Cf. TochGr, 275sq. (avec quelques réserves); “circa, circum” selon Poucha 1955: 347.

²⁶ Cf. Müller 2004: 173f., 264; il traduit *tüp tüz* par “ganz eben, gerade”; *tüp* est enregistré par Tekin comme une “Verstärkungsvorsilbe” (BT IX, t. 2: 128b).

fait, *tüp tüz* traduit de manière adéquate skr. *su-pratiṣṭhita-* “bien établi, bien posé”, qui comporte un préfixe avec valeur de haut degré. L’idée est que la plante des pieds (*pāda-tala-*) du Grand Homme est totalement “plate” ou “égale”: elle “adhère à la terre sans laisser d’intervalle; on ne pourrait pas y intercaler une aiguille” (cf. Lamotte 1981: 272); d’où la comparaison avec le miroir (exactement, en tokharien, “la surface d’un miroir”), qui doit être parfaitement plat et lisse. En tokh. A, l’idée est traduite par deux termes, *lyāk* et *ṣiraś*, qui doivent être quasi synonymes²⁷, et qui se renforcent mutuellement: “plan [et] plat”, “plan [et] égal”, vel sim. Ce binôme qui comporte la répétition de la même idée a été rendu par le traducteur ouïgour au moyen de la réduplication du groupe CV du radical d’un seul et même mot, à savoir *tüz*. La traduction de tokh. A *ṣiraś* par “égal, uniforme, plan”, qui s’appuie sur le parallélisme avec le sanskrit et le turc ancien, rend caduque l’interprétation par “tout autour”; cependant, elle ne s’applique pas sans autre forme de procès aux autres exemples, où le sens de “complètement, totalement” convient davantage: il peut être tiré sans difficulté de “uniformément, d’une manière égale” (donc sans laisser d’espace, d’interruption ou de creux)²⁸, cf. A63a3 *rakär oplāsyo tkam̄ riyam̄ ṣiraś prasar wräntu snumšinä(s)* “Ils couvraient la terre avec des fleurs de lotus uniformément dans (toute) la ville, ils répandaient des eaux parfumées”; A261a7 (MSN, acte II) *tri poränyo ṣiraś cas sälpmäṃ lkämäṣ traidhätuk* “Wir sehen diese dreiteilige Welt, die völlig brennt durch drei Feuer”. Le texte parallèle en turc (cf. MaitrHami II, 14a20–21) ne donne pas une traduction littérale de tokh. A *ṣiraś*,

²⁷ Ce résultat oblige évidemment à remettre en cause la traduction habituelle de tokh. A *lyāk* par “sichtbar” ou “aussehend” (TEB II, 137, cf. Poucha 1955: 276 d’après TochGr, 2 et 485); elle reposait essentiellement sur un préjugé étymologique, le rapprochement avec la racine *lāk-* “voir”. L’interprétation de Schmidt (1994: 256 et n. 40) par “fest aufstehend, unerschütterlich” est purement *ad hoc* et ne tient pas face aux autres occurrences du mot. La traduction de tokh. B *lyāk* est également à revoir, cf. Adams 1999: 566. Cette question dépasse le cadre du présent travail. La traduction du passage du MSN par Thomas (1990: 38) est sans valeur, parce qu’elle se contente de plaquer sur le texte les gloses traditionnelles des deux mots *lyāk ṣiraś* (“ringsum glänzend [scheinend]”), sans tenir compte du fait que l’idée de luminosité ou de brillance est totalement absente de la marque corporelle en question dans le texte sanskrit de base et dans le texte parallèle en ouïgour.

²⁸ Comparer l’évolution de latin *plānē*, adverbe fait sur *plānus* “plat, uni, plan”: “uniment”, d’où “tout à fait, absolument”.

mais répète le terme “trois”²⁹. L’interprétation de ce mot comme signifiant fondamentalement “uniforme”, “dont la surface est unie” rend évidemment très suggestive une analyse d’un composé avec *si-* “un, uniforme, uniment” en premier membre. Le second membre *-raś* pourrait être rattaché, avec palatalisation de la deuxième consonne, à la racine AB *räk-* “étendre, couvrir”, et plus lointainement à la racine **h₃reg-* “gerade richten, ausstrecken” (LIV, 304). Le composé *si-raś* aurait donc signifié “sur une seule ligne”, “selon une direction uniforme”. Mais je laisse de côté l’enquête sur la structure morphologique du terme *-raś*, qui constitue un problème distinct³⁰, et qui ne modifierait pas l’essentiel de l’interprétation sémantique.

§ 6. L’interprétation du second mot n’appelle pas de modification substantielle par rapport aux ouvrages de référence: A *ṣitsrāk*, *ṣitsrāk* “omnino, funditus” (Poucha 1955, 347), “ganz” (TEB II, 149)³¹. La représentation est celle d’objets nombreux et semblables qui apparaissent “au complet”: milliers de soleils, d’éclairs au ciel et sur la terre en A256a8, encore des éclairs brillants en A158a2, les défenses d’un éléphant en A67 (Saddanta-Jātaka): b2 *säkk āṅkari puk salu ṣitsrāk pākār tāki-ñi nesim sä(rki)* “dürften mir die sechs Stoßzähne voll und ganz der Reihe nach [wieder] erscheinen wie zuvor”; b3 (*tām kaklyusu*)*rāś tmāk cami treyo mañis krorr oki šak āṅkari ṣitsrāk pākār tākar-äm* “(So gesprochen habend), erschienen ihm sofort die sechs Stoßzähne der Reihe nach [wieder] wie die dreifache Sichel des Mondes” (Sieg 1952: 15). Cette traduction suggère que *ṣitsrāk* a un sens un peu plus précis que les adverbes voisins *puk* “complètement” ou *salu* “intégralement”, et qu’il

²⁹ Cf. Geng Shimin, Laut, Pinault 2004: 354 et 355.

³⁰ Je proposerai ailleurs d’expliquer tokh. A *-raś* < **ræś* < **h₃reg-*, avec palatalisation progressive de l’occlusive sonore finale: ce phénomène n’est pas isolé. Klingschmitt a proposé de manière perspicace un rattachement à la même racine (1994: 327), par l’intermédiaire d’un nom d’action **h₃roğ-i* “Erstreckung, Ausdehnung” (cf. véd. *rāji-* “Linie, Reihe”), mais il reconnaît lui-même (n. 23) que la palatalisation de l’occlusive dorsale devant **i* ne serait pas régulière sur le plan phonétique. C’est aussi mon avis, et c’est pourquoi j’ai recours à la solution esquissée plus haut.

³¹ Voir déjà TochGr, 276: “vollständig, ganz”. L’étymologie de Van Windekens (1976: 455) repose sur un rapprochement arbitraire avec véd. *sidhrā-*, qui est impossible sur le plan phonétique, puisque **sidhero-* (sic) ne saurait expliquer ni *si-* avec palatalisation, ni *-ts-* intérieur (normalement **d^he* > tokh. com. **cā*)

n'en est pas exactement synonyme: la précision apportée concernerait des objets qui surgissent rapidement l'un après l'autre, sans interruption, de façon à produire leur réalité complète, comme l'ensemble des défenses ou des constellations. L'étymologie proposée par Klingschmitt (1994: 327) ne tient pas compte de cette précision; je la reproduis telle quelle: **s̥i̥ja+t̥ära+ā+kä* “mit (in voller) Stärke, mit Vollständigkeit”. L'élément **tsära* serait apparenté avec A *tsär* “hart, stark, energisch” (TEB II, 159), A *tsräsi* “energisch”, *tsrässune* “Energie”, B *tsirauñe* “Energie” (TEB II, 160 et 262). L'idée de force ou de puissance est totalement absente des occurrences connues. En fait, il est possible de proposer une analyse du mot interne au tokharien, grâce à la segmentation préalable de *si-* “un”. L'analyse serait **si-tsär-ā-k(ä)*: -ā, renforcé par la particule -k est le morphème (probablement apparenté en définitive à l'affixe de perlatif) qui termine de nombreux adverbes en tokh. A, cf. *ākā*, *śkā*, *wtā*, *ykonā*, *wäspā*, *tmā*, *tṣā*, *śkārā*, *neṣā*, *wärtsā*, *ywārckā*. L'élément **tsär* pourrait être rapproché en tokh. A du substantif *tsar* (B *ṣar*) “main”, sing. perlatif *tsarā*, instr. *tsaryo*, loc. *tsaram*, etc. (Poucha 1955: 389). Le composé **si-tsär* serait tiré d'une locution signifiant “en une seule main”, “en une fois dans la main”, d'où “comme les doigts d'une main”, “en une seule série”, pour des objets qui se suivent de près et qui sont quasi identiques. Davantage: le vocalisme de tokh. A **tsär* serait identique à celui du correspondant B *ṣar* < **sär*. Le thème de tokh. A *tsar* aurait généralisé un autre allomorphe du paradigme, et **tsär* serait le seul vestige d'un ancien locatif singulier figé en adverbe. Il n'est pas question de développer ici toutes les conséquences de cette hypothèse: elle conduirait à confirmer et à modifier quelque peu la reconstruction de Schindler (1967: 244–249)³². Je me contente de l'esquisse suivante: tokh. A **tsär* (B **ṣär*) < **kṣär* < **g̃hs-ér*, locatif sing. du paradigme amphikinétique reconstruit pour hitt. *kissar* “main”, thème fort **g̃hs-or-*, nominatif sing. **g̃hs-ōr*. Mais, dans la préhistoire du tokharien, le thème fort aurait été refait, à partir du locatif sing., en **g̃hs-er-*, nominatif sing. (de type hystérokinétique) **g̃hs-ēr* > **śäsær* > **ṣær* après assimilation. Tokh. A *tsar* < **kṣær*³³ est un croise-

³² Voir aussi Rieken 1999: 261–262, n. 1232 et 278–281, où l'on trouvera la bibliographie plus récente; pour le côté tokharien, voir Adams 1999: 650.

³³ Je considère *ts* comme une notation possible dans le syllabaire brāhmī de la consonne complexe issue de *kṣ*, cf. l'équivalence *ts* = *cch* en prâkrit (cette consonne pouvant provenir du groupe *kṣ*), voir O. v. Hinüber 2001: 164, 182–185.

ment de ce nominatif sing. **ṣær* avec l’ancien locatif sing. **kṣär*, tandis que le croisement inverse s’est produit en tokh. B, d’où **ṣär>ṣar*. L’importance du locatif dans la flexion du nom de la “main” ne pose pas de problème.

§ 7. Cette analyse de deux composés à premier membre *si-* en tokh. A conduit à s’interroger sur l’ancienneté de *sya-*, *siya-* dans le composé à second membre *-wkäm* et dans l’adverbe *s(i)yak*: on peut en principe argumenter dans deux sens opposés. 1) La forme authentique en composition est *si-* et *sya-* résulte de l’influence de la préposition et adverbe synonyme *śla* “avec”, *śla-* en composition traduisant skr. *sa-*, e.g. A *śla-ñäkciṃ* (A419a5), équivalent de B *śle-ñäkciye* (Lévi, U18b6), traduction de skr. *sa-devaka-* “ensemble avec les dieux”³⁴. D’une manière générale, on constate en tokh. A l’extension de la voyelle *-a-* (< *-α) en fin de premier membre de composé au-delà des thèmes authentiques terminés par cette voyelle en tokh. commun³⁵. 2) La forme authentique est *sya-* et les adverbes en *si-* sont plus tardifs et résultent de l’extension au premier membre de composés de la forme indépendante *si*. En faveur du premier scénario, on pourrait faire valoir aussi que *syak* est parallèle à *ślak*, un adverbe (Poucha 1955: 334) reposant sur la préposition *śla* (B *śle*, doublet de *śale*) renforcée par la particule *-k*. Cette particule assévératrice est très fréquente³⁶, notamment après adverbes et thèmes pronominaux (TEB II, 88), en sorte que la langue offrait plusieurs exemples de mots terminés en *-ak* qui fournissaient des modèles supplémentaires à *syak* en regard de *si*: *ālak* “autre”, *mättak* “ipse”, *sasak* “seul”, *ārtak* “auprès”, *nunak* “à nouveau, derechef”, etc. La difficulté réside alors dans la localisation du point de départ, car rien ne prouve absolument que *syak* soit plus récent que les mots cités à l’instant. La distribution des variantes de la forme *syak* est intéressante; on trouve en effet trois variantes dans la documentation publiée³⁷: *syak* (19×), et *syakk ats* (1×), *siyak* (13×), *śiyak* (2×). Il existe par ailleurs un abstrait *syaksune**, base d’un adjetif *syaksunesi* (A384a3) et un adjetif *syaktsumänt*, obl. sing. masc. (A52b2). Cependant, la distribution est indépendante du contraste

³⁴ Cf. Bernhard 1958: 38.

³⁵ Cf. Bernhard 1958: 41–48; TEB I, 116.

³⁶ Cf. TochGr, 306–307; TEB II, 88 et 178.

³⁷ Voir les références dans Poucha 1955: 356; JWP, 263 et 264.

entre textes versifiés et textes en prose, quand le contexte permet de déterminer avec certitude le type de texte: la forme *syak* se rencontre aussi bien en poésie qu'en prose. La situation du tokh. A est, de toute façon, totalement différente de celle du tokh. B, où les formes en *-y-* sont prépondérantes en vers, par contraste avec *-iy-* normal en prose, e.g.. *naumye* vs. *naumiye* “joyau”, *wertsiya* vs. *wertsya* “compagnie, assemblée”³⁸. Rien ne permet d'affirmer que la forme archaïque est A *siyak* (< **si+ak*) et que *syak* en reflète une prononciation plus rapide ou évoluée. Un autre facteur semble décisif en tokharien: la tendance à l'assimilation complète d'une consonne palatale et de la semi-voyelle palatale, soit **sy* > *ss*, **ny* > *ññ*. Le fait est avéré dans la flexion des adjectifs en A *-si* (cf. TEB I, 145, § 215), obl. sing. fém. *-ssām* en regard de *-syām* (qui peut être dû à l'influence du nom. sing. fém. *-si*), nom. pl. fém. *-ssāñ*, obl. pl. fém. *-ssās*, toutes formes qui reposent sur **-syā-*, cf. B *-ssā* (< *-*ssā* < *-*syā*), nom. sing. fém. de *-sse*. Il se manifeste aussi dans la flexion de plusieurs noms en tokh. A: e.g. A *ārkišoši* “monde”³⁹, locatif sing. *ārkišošṣam* < *ārkišošy-am*, forme beaucoup plus fréquente (24 : 6) que la forme *ārkišošyam*, résultant de l'influence du thème en *-i* final; même rétablissement de la finale du thème dans l'allatif sing. *ārkišošyac* en regard de l'ablatif sing. *ārkišošsās* < **ārkišošy-äṣ*; A *kapśañi* “corps”⁴⁰ (thème **kapśañiyā*), sing. locatif *kapśiññam*, perlatif *kapśiññā*, allatif *kapśiññac*, instrumental *kapśiñño*, etc. Par conséquent, la tendance “naturelle” de la langue était l'assimilation en syllabe intérieure: en syllabe initiale, dans A *syak*, cette tendance était peut-être moins forte, voire absente, car il n'existe aucune forme **sak* < **ssak*. Cependant, j'incline à penser que l'existence de la forme *si*, évidemment perçue comme apparentée sur le plan sémantique, a favorisé le maintien de *syak*, et sa réfection savante en *siyak* (et même *śiyak*), une forme dont la prononciation nette en deux syllabes excluait toute possibilité d'assimilation. Ces observations conduisent à préférer le second scénario: elles sont cohérentes avec l'idée que *sya-* (en composition) et *sya-k* reflètent la forme de base, qui a perdu normalement sa voyelle quand elle n'était pas “protégée” par une consonne subséquente, dans *si* à l'état libre. Cette ana-

³⁸ Cf. Hilmarsson 1987: 86–88; Winter 1990.

³⁹ Voir les formes et leurs références dans Poucha 1955: 34; JWP, 216.

⁴⁰ Pour le détail des faits, voir Pinault 1999: 461sq.; références dans Poucha 1955: 51–52; JWP, 221.

lyse était déjà avancée par les auteurs de la première grammaire du tokharien (TochGr, 296), bien qu’ils n’aient pas songé à rapprocher *sya-k* et *si*. Il est vrai qu’ils n’avaient à leur époque aucune base pour déterminer le sens précis du second mot.

§ 8. Je résume les explications antérieures de la forme tokh. A *si*. L’équivalence entre A *si* “une fois”, au sens “une première fois”, et les formes *wät* “une deuxième fois”, *trit* “une troisième fois”, qui reposent sur d’anciennes formes de neutre (§ 3), pouvait conduire⁴¹ à retrouver dans A *si* également le reflet d’une forme de neutre du numéral, à savoir le neutre bien connu **sém* (gr. ἔν). Cette forme donnerait directement tokh. com. **ṣä*, qui se réduirait à tokh. A **ṣ*. Pour obtenir la forme *si*, j’avais envisagé une suffixation au stade du tokh. com. au moyen du suffixe adjectival A -i B -*iye* (< *-iyo-, *-iHo-), d'où un adjectif **ṣ-i*, qui aurait été ultérieurement adverbalisé. Cette explication impliquait de considérer comme secondaires les formes *sya-* et *syak*. Une autre solution a été proposée par Hackstein (2005: 178sq.): elle consiste à rapprocher de tokh. A *si* gr. hom. *ἴα* “une, la même”, lui-même interprété par nivellement du thème **syeh₂*-, issu (régulièrement?) de **sm-yéh₂*-, l’allomorphe prévisible du thème **sm-ih₂* (gr. *μία*, génitif sing. *μιᾶς*, arm. *mi*), féminin de **sém-* “un”. Il est certain que tokh. A *si* peut provenir de **syā*<post-indo-eur. **sya*, mais on attendrait un reflet de cette forme en position protégée, soit **syāk*, et non pas *syak*, cf. les formes *śkāk* “aussi” (apparenté à *śkam*, conjonction de coordination), *ālyāk*, fém. nom. sing. de *ālak* “autre”, *śāññā*, *śāññāk* “de soi-même, spontanément” (apparenté au réfléchi, cf. A *ṣni*, B *ṣañ*, *ṣnaṣṣe*, etc.), *pukāk* “totalement” sur *puk* “tout”⁴². De plus, je ne comprends pas pourquoi l’adverbe A *si* devrait provenir d’une forme de féminin, alors que le même thème du féminin du numéral, sous la forme **sm-ih₂* (ou **sñm-ih₂*), est continué (après quelques avatars, voir plus loin § 11), par tokh. com. **sänā*>B *sana*, A *säm*. Ce scénario repose essentiellement sur l’interprétation d’une forme grecque qui n’a pas le même sens, ni le même emploi. Il ne me semble pas

⁴¹ Cf. Pinault 2001: 130.

⁴² L’argument (Hackstein 2005: 179) tiré de la forme *maśkam*, qui contiendrait une variante proclitique **ma* de la négation *mā* est fallacieux, car cette séquence repose toujours sur **mar śkam*, avec négation prohibitive, cf. TEB II, 22 n. 13 et JWP, 102 et 104.

convaincant. Il est rendu caduc par l'observation des données internes au tokharien, qui conduisent à restituer tokh. com. **syæ* comme point de départ à la fois de tokh. A *si* et *sya-k*. Un pas décisif a été accompli par Klingenschmitt (1994: 327 et n. 24), qui a rapproché tokh. A *si* (interprété à partir de l'analyse des adverbes *si-ras* et *si-tsrāk*), *sya-* et *sya-k* de tokh. B *se* “un”, en emploi adverbial au sens de “ensemble”. Il reconstruit la forme commune comme **s'iŋa* = **syiæ* dans ma notation. Mais il fait provenir le numéral cardinal “un”, tokh. B *se*, de tokh. com **s'a* (= **sæ*), lui-même issu de **sēs* < **sém-s*, superposable à gr. *εἷς*. De façon spéculative, il envisage un rapport entre ces deux étymons du tokh. commun, sans donner suffisamment de précisions. Cette idée allait dans la bonne direction, et se révèle prophétique. Sur le plan interne au tokharien, elle est pleinement confirmée par l'interprétation de tokh. A *si* au sens “une fois”, emploi adverbial du numéral “un”, dont les développements sémantiques dans les autres formes tirées de **syæ* sont tout à fait prévisibles: *sya-* “identique” (dans *sya-wkäm*), *syak* “ensemble”. L'anatolien apporte à son tour un éclairage nouveau, qui permet d'aller plus loin dans la compréhension de l'histoire de ces formes et du paradigme du numéral “un” en tokharien.

§ 9. Récemment, le pronom hitt. *šia-*, qui était habituellement compris comme un démonstratif (cf. Neu 1997: 145–149), a reçu une interprétation systématique et convaincante, comme signifiant “un”, avec les valeurs secondaires “seul” ou “uni, rassemblé” (cf. Goedegebuure 2006: 171–185). Le paradigme restitué (dont une partie des formes sont notées avec le logogramme ‘1’) est le suivant: sing. nom. com. **šiaš*, acc. com. *šian*, nom.-acc. nt. **šiat*, gén. *šiēl*, dat.-loc. *šiedani*, abl. *šiēz* et **šiedaz(a)*, instr. *šiēt*. Le thème de base est posé sous la forme phonétique /*sya*-/. Bien que l'auteur ne se prononce pas de façon catégorique sur l'étymologie (2006: 185), le rattachement au thème pronominal indo-eur. **syó-* (qui était déjà admis par Neu 1997: 147) ne pose aucun problème. Le seul rapprochement qui s'impose immédiatement est celui du pronom démonstratif véd. *syá-*: sing. nom. masc. *syá*, fém. *syā*, nt. *tyád*; les formes en *tyá-* du paradigme s'expliquent évidemment par l'analogie du pronom hétéroclitique *sá-* (nom. sing. masc. *sá*)/*tá*-, lequel est hérité (< indo-euro. **só* avec thème supplétif **tó-*). Si le rapprochement avec le hittite est admis, il faudrait réviser l'idée selon laquelle ce pronom *syá-* serait une innovation de l'indo-aryen (EWAia II, 781). Je crois qu'il faut ajouter encore le tokharien.

Une étude consacrée exclusivement à l’emploi du pronom véd. *syá/tyá-*, et qui n’aborde qu’incidemment l’analyse étymologique, a montré qu’il présentait dans les hymnes védiques une valeur déictique de proximité: “proximal deictic referring to things in the immediate environment of the speaker” (conclusion de Klein 1998: 370). Or, il est bien connu qu’un pronom démonstratif peut être employé comme désignation de l’unité, ne serait-ce que par l’opposition entre “celui-ci” et “celui-là”, le premier étant interprété comme “l’un”, isolé ou distingué de “l’autre”, le deuxième, cf. angl. *this one ... , that one ...* Un exemple généralement admis⁴³ de cette origine est celui du thème **oy- (*h₁oy-)* qui a fourni, avec divers suffixes, le numéral “un” à une partie des langues indo-européennes: véd. *éka-* (Mitanni *aika-*), av. *aēuuua-*, v. perse *aiva-*, gr. *oī(F)oī*, lat. *ūnus* (arch. *oinos*), v.irl. *oen*, got. *ains*, v.h.all. *ein*, gr. *oīvη*, etc. (IEW, 286), cf. le démonstratif déictique **(h₁)ey-*, **(h₁)i-* reflété entre autres par véd. *ay-ám*, *iy-ám*, *id-ám*, lat. *is*, *id*, got. *is*, *ita*, etc. La notion d’unité peut être comprise de diverses manières, d’après la diversité de ses expressions dès l’indo-européen commun, et il n’est pas nécessaire d’insister sur cette question⁴⁴. Le point essentiel pour nous est de savoir si un thème de démonstratif **syo-*, qui en hittite a pris le sens “un”, pourrait aussi être reflété en tokharien avec le même sens. Je laisse de côté toute spéulation sur la formation de ce thème thématique (< **sy-o-*, **s-y-o-?*): il suffit que son existence ne soit plus douteuse.

§ 10. Un fait qui pouvait échapper à l’attention jusqu’à présent est le parallélisme formel qui s’accrédite en tokharien entre *trois* correspondances indépendantes: 1) A *si*, *sya-*: B *še* “un”; 2) A *ṣa-* “un”; B *še* “un”; 3) A *-si:* B *-ṣṣe*, le suffixe adjectival bien connu. La deuxième correspondance permet apparemment de poser en tokh. commun **ṣæ* “un”: en tokh. A, la forme *ṣa-* est préservée dans les numéraux addi-

⁴³ Cf. Carol Justus dans EIEC, 399; voir aussi Brugmann 1904: 109–110. Ce point est contesté inutilement par Blažek (1999: 154): de fait, sa reconstruction du sens primitif de **(h₁)oy-* comme “l’un (de deux)” est parfaitement compatible avec une origine déictique. Sur le rôle des pronoms déictiques dans l’expression des deux premiers noms de nombre, voir Schmid 1989: 9–13.

⁴⁴ Cf. Hahn 1942: 87–88 (avec bibliographie). Pour ma part, je considère que le numéral **sém-* “un” et le démonstratif **só-* sont des entités radicalement distinctes au stade du proto-indo-européen que nous pouvons atteindre par la reconstruction. Il est donc vain de vouloir ramener la première à la seconde.

tifs⁴⁵, qui adjoignent (de 11 à 19) au second terme une particule *-pi*: e.g. “11” = “10+1”, B *śak se*: A *śak ṣa-pi*, “21” = “20+1”, B *ikäṁ se*: A *wiki ṣa-pi*, etc.; cette construction se retrouve dans les ordinaux correspondants, e.g. *wiki-ṣa-pint*. Cette forme A *ṣa-*, qui est compatible avec la forme B *se*, est notoirement différente de la forme indépendante A *sas* “un”, nom. sing. masculin. Le suffixe adjectival reflété par A *-si*, B *-ṣṣe* peut remonter⁴⁶ à une forme *-syo- (ou plutôt *-siyo-) et il appartient à une série de suffixes qui présentent la palatalisation et la gémination de la consonne suffixale. Voyez les correspondances A *-ñi* vs. B *-ññe* (A *yokañi*: B *yokaññe* “assoiffé”, A *-im* vs. B *-ññe* (A *wašt̥im*: B *ostaññe* “appartenant à la maison”), A *-im* vs. B *-ñña* (A *klyomiñ*: B *klyomña*, féminin de A *klyom*: B *klyomo* “noble”), adjectifs verbaux (gérondifs) en A *-l* vs. B *-lle/-lye* (type A *kropal*: B *kraupalle/kraupalye* “qui peut être accumulé”), A *-i* vs. B *-(i)ye* avec palatalisation de la consonne précédente (type A *ñäkci*: B *ñäkciye* “divin” < *ñäkciyæ, dérivé de *ñäktæ “dieu” > B *ñakte*, A *ñkät*), etc. Ces séquences remontent à des formations suffixales de structure *-CyV- ou *-CiyV-: parallèlement à *-syo-, on peut restituer *-nyo-, *-lyo-, *-nya < *-n-ih₂, féminin de thème en nasale, ou le suffixe *-iyo- (éventuellement *-iHo-), etc. Hilmarsson (1987) a eu le mérite d'étudier de près ces correspondances qui diffèrent dans le détail, afin de distinguer les aboutissements de la semi-voyelle palatale *-y- et ceux de la séquence *-iy-. Je reprends ici les points de sa conclusion (1987: 88–89) qui peuvent nous aider. La distribution n'a plus rien à voir avec l'application éventuelle de la “loi de Sievers” au sens indo-européen, qui ferait attendre une forme en *-iy- après syllabe “lourde”. Le tokharien commun a hérité de séquences *-CyV-, qui devaient provoquer la palatalisation de la consonne > *-ĆyV-, cf. A *lānts*, B *lāntsa* “reine” < *lāntsā < *lānt-yā < *-nt-ya < *-nt-ih₂; parallèlement, des séquences *-CiyV-, qui provenaient de la loi de Sievers ou d'origine indépendante, ont pu subir (phonétiquement ou par extension) la même palatalisation, d'où *-ĆiyV-. De fait, ce type de séquence peut appa-

⁴⁵ Cf. TEB I, 159–161; Bernhard 1958: 70.

⁴⁶ Cf. Ringe 1996: 117; différemment, Van Windekens (1979: 133) pose *-skyo-, après d'autres auteurs. Cette alternative ne modifie pas le noyau de l'argumentation car les suffixes *-syo- et *-skyo- étaient destinés à se confondre en tokh. commun du fait de la palatalisation, cf. *-ṣṣā- < *-ske- dans le suffixe de présent thématique.

raître après syllabe légère, contrairement à la loi de Sievers, cf. A *aci*, B *ecce* “en partant de” < **æcyæ* < **o-tiyo-*, et non pas **o-tyo-*, qui aurait donné **aetsæ*. Trois évolutions sont attestées: 1) *-*ĆyV* > *-*ĆĆV*, assimilation dès le tokh. commun, reflété ensuite par le type B -*ññe*, -*ñña*, B -*lle/-lye* en regard des formes A -*iŋ*, A -*l*, qui présentent, après l’apocope de la voyelle finale *-*æ* ou *-*ā*, la dépalatalisation et la simplification de la géminée; 2) *-*ĆiyV* après frontière de morphème > *-*ĆyV* par syncope > A -*Ći*, B -*ĆĆe*, type B -*ññe* vs. A -*ñi*, B -*ssæ* vs. A -*si*; 3) *-*ĆiyV* sans frontière de morphème avant -*Ć-* reste tel quel > A -*Ći*, B -*ĆiyV*, cf. le type A *ñäkci*: B *ñäkciye*, avec syncope ultérieure, propre au tokh. B, qui aboutit aux formes préférées en poésie, soit *ñäkcye*. Il n’est pas difficile d’appliquer cette distribution à la forme du pronom **syó-*, de même structure formelle que le suffixe *-*syo-* > *-*s'yo* remplacé par la forme “Sievers” > *-*siyæ* > *-*syæ* > A -*si*, B -*ssæ*. Il suffit de se rappeler qu’un monosyllabe de cette structure pouvait posséder une forme avec syllabification de la sonante, selon la loi de Lindeman, qui est l’équivalent de la loi de Sievers pour les monosyllabes⁴⁷. Le pronom **syó-* aurait suivi les voies suivantes:

- 1) **syó-* > **s'yo* > **ssæ* > B **ssæ* > *se* par simplification de la géminée; en A **ssa-* avec la même simplification, mais préservation de la voyelle devant la conjonction, *sa-pi*. Le maintien de la voyelle explique le maintien de la consonne palatalisée *s-*, à la différence du traitement en fin de mot, comparer plus haut l’évolution n° 1.
- 2) **siyó-* remplacé par la forme **s'yo* > **siyæ* > (syncope) **syæ* > B **ssæ* > *se* par simplification de la géminée; en A *si* à l’état libre, mais *syæ*- si la voyelle est préservée par un morphème subséquent commençant par consonne; comparer plus haut l’évolution n° 2.

Par conséquent, les deux variantes se confondent en tokh. B, dans la forme unique *se* “un”, alors que le tokh. A présente trois formes différentes, mais qui sont toutes correctes sur le plan phonétique. Dans une certaine mesure, la forme indépendante tokh. A *si* est archaïque, parce qu’elle seule reflète encore un nominatif masc. sing. **siyó* (> véd. RV *s(i)yá*) selon la loi de Lindeman. On serait tenté d’en conclure que la forme A *sa-* dans *sa-pi* reflète **syó-*, et non pas **siyó-*, parce que la forme de départ n’était pas monosyllabique: *sa-pi* conti-

⁴⁷ Référence et exemples dans Mayrhofer 1986: 166–168.

nuerait donc indirectement une forme casuelle dotée d'une désinence (ou d'un suffixe) qui ajoutait une syllabe à la forme. Cela n'implique pas que *-pi* continue directement cet affixe: les étapes intermédiaires nous échappent pour le moment.

§ 11. Ce scénario permet d'expliquer, en même temps que les formes du tokh. A différentes de la forme *sas* du paradigme normal, la forme tokh. B *se*, masculin nom. sing., qui avait jusqu'à présent résisté à toutes les tentatives d'explication du numéral "un" en tokharien commun. Le meilleur bilan a été fourni par Hilmarsson (1984), bien que tous les problèmes n'aient pas encore été résolus⁴⁸. Afin de faciliter la lecture de ce qui suit, je rappelle l'essentiel du paradigme de ce numéral dans les deux langues:

	Masculin		Féminin	
Singulier	Nom.	A <i>sas</i>	B <i>se</i>	A <i>säm</i>
	Obl.	A <i>ṣom</i>	B <i>ṣeme</i>	A <i>ṣom</i>
	Gén.	A <i>ṣomāp</i>	B <i>ṣemepi</i>	
Pluriel	Nom.	A <i>ṣome</i>	B <i>ṣemi</i>	A <i>ṣomam</i>
	Obl.	A <i>ṣomes</i>	B <i>ṣemem</i>	A <i>ṣomam</i>
	Gén.	A <i>ṣomešši</i>	B <i>ṣememts</i>	B <i>ṣomonamts</i>

Hilmarsson (1984) a montré que pour l'essentiel, ce paradigme reflète la combinaison de formes héritées du numéral athématique *sém- et de l'adjectif thématique, qui en est dérivé, *som-ó- (ou plutôt *somh₂-ó-)⁴⁹, ce dernier étant continué par gr. ὁμός, véd. samá-, av. hama-, got. sama, etc. De cet adjectif thématique proviennent la plupart des formes du paradigme, en tenant compte de trois paramètres: 1) la généralisation de la palatalisation de *s-* en tokh. A, en de-

⁴⁸ Les résultats obtenus par Hilmarsson sont la base de ma propre description (Pinault, 1989: 60); ils sont intégrés à l'analyse procurée par Winter (1991: 98–103), qui donne un inventaire complet des formes, et qui propose des solutions un peu différentes sur plusieurs points; voir aussi TEB I, 158, § 251. Pas de nouveautés chez Adams 1999: 659. La bibliographie de la question est ignorée par Gippert, dont les assertions (2004: 157–160) recouvrent en grande partie les propositions des auteurs précédents. Il ne tient aucun compte des formes tokh. A *si* (discutée par moi-même en 2001) et *sya-k*.

⁴⁹ Le dérivé thématique reposait probablement sur une forme suffixée en *-h₂- du radical "un", cf. Strunk 1974: 378; EWAia II, 703. Pour simplifier, j'ai unifié le point de départ sous la forme *somo- dans la suite de la démonstration.

hors du nominatif singulier des deux genres; 2) la labialisation de tokh. com **æ* en tokh. A en contexte labial; 3) la généralisation de la palatalisation de *s-* au masculin en tokh. B. Ces faits sont indépendants de l'évolution du numéral “un”; l'utilisation morphologique du trait phonologique de palatalisation peut être observée dans d'autres paradigmes. On obtient donc: masc. sing. acc. **somo-m* > **sæmæ*, refait en **sæmæ* > B *ṣeme*, A *ṣom*, plur. nom. **somoy* > **sæmäy* refait en **sæmäy* > B *ṣemi*, A *ṣome*, plur. acc. **somo-ns* > **sæmæns* refait en **sæmæns* > B *ṣemem*, A *ṣomes*, fém. sing. nom. **someh₂* > **somā*, confondu avec le produit de sing. acc. **someh₂-m* > **somām* > **sæmå* > (Umlaut en B) **somå* > B *somo*, A *ṣom* (avec palatalisation secondaire), plur. nom. **someh₂-es* > **somās*, confondu avec plur. acc. **someh₂-ms* > **somās* > **sæmå* > recaractérisé comme pluriel en **sæmå+nā* > B *somona*, A *ṣomam* (avec palatalisation secondaire) Au féminin singulier, les nominatifs B *sana* et A *sām* remontent à **sänā*; l'obl. sing. B *sanai* est analogique selon un schéma flexionnel courant (cf. TEB I, 111, § 146). Le point de départ se trouve dans indo-eur. **sm-ih₂* > **smiya* (cf. gr. *μία*, arm. *mi*): en principe, cette forme donnait **smiya* > **smäyā* > **sämyā* par métathèse régulière. Un premier problème réside dans la disparition du yod, pour laquelle il n'existe pas encore d'explication absolument convaincante. On a remarqué que le phénomène n'est pas isolé, parce qu'il se produit dans le participe préterit, qui remonte au participe parfait, féminin B *-usa* (A *-us*) < **-us-ā* en regard du point de départ **-us-ih₂* > **-usya* (gr. *-vīa*, véd. *-ūṣī*), qui aurait dû aboutir à **-uṣṣā* (en laissant de côté l'extension de *-*u* à partir de *-*wu* < **wōs*, au nom. sing. masculin). On peut évoquer⁵⁰ un remplacement pur et simple de la marque de féminin *-*yā* par la marque concurrente *-*ā* (cf. le démonstratif nom. sing. fém. B *sā*, A *sā-* avec divers indices) mais il est risqué de transposer le phénomène très tôt, en post-indo-européen. Néanmoins, le phénomène ne se produit pas dans tous les adjectifs féminins qui remontent au type athématique⁵¹. Un second problème est la réfection de cette

⁵⁰ Cf. Pinault 1989: 108; Hackstein 2005: 179.

⁵¹ Je serais maintenant tenté de supposer que certains thèmes en *-*ih₂-* ont subi dans une partie de leurs formes une contraction *-*äyā-* > *-*ā-* avant que *-*ā-* ne “retourne” à *-*i-* sous l'influence du yod suivant. Cette hypothèse serait solidaire d'un point de départ **säymih₂* (forme de Lindeman) > **sämya* (forme non sujette à métathèse) > **sämäyā* > (contraction) **sämā*. Il faudrait disposer d'exemples analogues.

forme *säm(y)ā en *sänā. La nasale dentale est certainement due à l'influence du groupe *-ns dans le nominatif sing. masculin (cf. déjà TEB I, 159 et Hilmarsson 1984: 143). De fait, la forme attestée par le grec εἶς, gén. sing. ἔνος, etc. presuppose *sén-s < *sém-s; mais ce prototype ne donnerait aucune des formes attestées en tokharien, puisque *sén-s > tokh. com. *ṣäns. Hilmarsson propose à la place un point de départ indo-eur. *sém-s > *sēn-s > tokh. com. *ṣæns (1984: 138 et 147). Cette forme a l'avantage de rendre compte en partie du radical *ṣœ- avec palatalisation au masculin, mais elle crée des difficultés collatérales. Ce prototype *ṣæns donnerait régulièrement⁵² A *ṣas, B *ṣem, cf. à l'accusatif pluriel B -em, A -as < *-əns < *-o-ns. Cela permettrait d'expliquer correctement A sas, soit par assimilation régressive, cf. säksäk (B ḫkaska) "soixante" en regard de säk (B ḫkas) "six" (Winter 1992: 99), soit par influence du féminin säm, qui présente une initiale sans palatalisation. Cependant, la reconstruction de *sēm-s avec degré long reste entièrement *ad hoc*. De plus, pour expliquer tokh. B ṣe, et son équivalent A ṣa-, Hilmarsson est obligé de recourir à une forme supplémentaire *ṣæs de nominatif sing. masc., dont le rapport avec le prototype *ṣæns reste obscur (1984: 142 et 143), bien qu'elle soit issue également de *sēm-s: de plus, alors que le -s final est préservé dans A sas, il a disparu dans A ṣa-, B ṣe, ce qui oblige à un scénario analogique supplémentaire. Winter (ibid.) part des formes connues par le grec: masc. nom. sing. *sém-s (> gr. εἶς), nt. nom.-acc. sing. *sém (> gr. ἔν), dont il tire les formes tokh. com., respectivement *ṣæns (> A *ṣas > sas) et *ṣœ (> B ṣe, A ṣa-), au lieu de *ṣäns et *ṣä, en supposant un allongement propre aux monosyllabes, mais aucune autre formation sûre ne vient appuyer cette hypothèse⁵³. Un problème connexe est celui de l'accusatif sing. masculin, pour lequel on devrait partir de *sém-ŋ > gr. ἔνα après nivellation de la nasale dentale; cette forme donnait *ṣäm(än), qui aurait été remplacé par *ṣæm(än) sous l'influence du nominatif sing. *ṣæns; cette forme *ṣæm(än) était

⁵² Ce point a été correctement relevé par Van Windekens (1969: 168); cela le conduit à restituer un point de départ *sē- spécial pour tokh. com. *ṣœ > B ṣe, A ṣa-.

⁵³ Ringe (1996: 130) explique B ṣe à partir d'un nominatif sing. masc. *sēm, mais il n'indique pas comment cette forme aurait remplacé *sēm-s, ni quel était son rapport avec l'accusatif sing. masc. *sēm (sur celui-ci, voir plus loin dans le texte). Faut-il comprendre que *sēm résulterait de *sēm-s par allongement compensatoire?

croisée avec **sæmæ* (< **somo-m*) pour donner le nouveau thème **ṣæmæ*. Cette dernière étape, décisive pour l’avenir ultérieur de la flexion, ne crée pas de difficulté majeure: elle présuppose évidemment que le type **ṣæ-* était déjà bien établi dans le paradigme. Personnellement, je préfère partir de tokh. com. **ṣæm(än)* < **sém-ṁ*, réfection de **sém*, l’accusatif sing. issu régulièrement de **sém-m* selon une loi phonétique documentée par ailleurs⁵⁴. Par conséquent, le pivot essentiel de l’évolution réside dans le nominatif sing. masculin. La pièce manquante du puzzle nous est fournie par l’interprétation des formes B *ṣe*, A *ṣa-* à partir de **ṣæ* < **ṣṣæ* < **syó*, présentée plus haut (§ 10). Comme ce thème avait donné au nominatif sing. masculin une forme concurrente du numéral “un”, elle a influencé inévitablement les formes issues (lointainement) de **sém-*: on conçoit aisément que le nominatif sing. masculin hérité **ṣäns* < **sén-s*, avec un vocalisme isolé dans le paradigme du masculin, ait été remodelé en **ṣäns* sous l’influence conjointe de **ṣæ* et de l’accusatif sing. masculin **ṣæm(än)* < **sém-ṁ*. Il nous reste une formation à expliquer pour confirmer cette théorie: à côté de A *sas*, B *ṣe*, il existe un adjectif A *sasak*, B *ṣeske* signifiant “seul” (TEB I, 161, § 258). La forme A *sasak*, au lieu de **ṣasäk* attendu en regard de *ṣeske* (cf. A *masäk*, B *meske* “lien, jointure” < **mæskæ* < **mozgo-*)⁵⁵, trahit évidemment l’influence de A *ālak* (B *alyek*) “autre”; la forme correspondant exactement à B *ṣeske* serait **ṣasäk*, qui a subi la même assimilation en **sasäk* que la forme de base *sas* “un”. Ce dérivé remonte au tokh. commun et contient donc une forme du numéral commune aux deux langues, le nominatif sing. masculin: **ṣæskæ*. On peut faire remonter cette forme à **ṣänskæ*, qui a subi la chute régulière de nasale⁵⁶ dans le groupe *-nsk-*, cf. le verbe AB *mäsk-* “se trouver, être” < **mänsk-* à partir de **mñ-ske/o-*, thème de présent sur la racine **men-* “rester” (LIV, 437). Par conséquent, la forme **ṣäns* “un” appartenait effectivement au tokh. commun: le tokh. A la continue indirectement sous la forme *sas*; simplement, le tokh. B a éliminé son aboutissement au profit du produit de la forme **ṣæ* > B *ṣe*. La forme attendue théoriquement B **sem*

⁵⁴ Cf. Pinault 1994: 198–202. Cela implique évidemment que le type **sém-ṁ* reflété par le grec est refait secondairement sur le radical **sém-* présent à d’autres cas de la flexion.

⁵⁵ Cf. Adams 1999: 470.

⁵⁶ Cf. Ringe 1996: 72.

< **sæns* présentait l'inconvénient de se terminer par *-m* (notant /-n/), qui est par ailleurs le morphème normal en tokh. B d'oblique singulier masculin: un nominatif sing. masc. en *-m* aurait été une bizarrie. Il n'est pas possible de décider absolument si **sænskæ* repose sur une formation à suffixe **-kæ* (< *-ko-) ou à suffixe **-skæ-* (< *-sko-): les deux sont connus, le deuxième notamment sous la forme **isko*.⁵⁷ Dans le second cas, la simplification de la géminée dans **sæns-skæ* ne pose aucune difficulté. En tokh. B, *seske* a été naturellement⁵⁸ analysé en *še-ske* sous l'influence de la forme de base *še*, d'où une flexion avec obl. sing. *seme-ske*, gén. sing. *seme-ske-pi*. En tokh. A, *sasak* (< **sa-säk*) a été conforté comme thème suffixé en *-k* par la forme de base *sas*, d'où au masc. gén. sg. *sasäkyāp*, féminin nom. sing. *snäki* (< **sänä-k-yā*), obl. sing. *snäkyām*, etc.

§ 12. En conclusion, le paradigme du numéral “un” en tokharien s'explique entièrement par les interférences de trois thèmes: **syó-*, **sém-* et **somh₂-ó-*, sans qu'il soit nécessaire de supposer des formations propres au tokharien pour le vocalisme radical. Les deux derniers sont apparentés. Un point hautement significatif doit être souligné dans la perspective de la dialectologie indo-européenne: l'emploi du thème de démonstratif **syó-* pour compléter le paradigme du numéral “un” n'est connu que dans deux branches de l'indo-européen, le tokharien et l'anatolien. Ce dernier possède aussi des reflets du radical **sém-* (cf. Eichner 1992: 46; Goedegebuure 2006: 166), comme de nombreuses autres langues. Une différence importante consiste dans le fait que le thème **syó-* a fourni en hittite un paradigme complet, alors qu'en tokharien il a fourni des formes figées et isolées (A *si*, *sya-k*) et a contribué à la réfection du paradigme qui repose en définitive sur la combinaison des aboutissements des thèmes **sém-* et **somh₂-ó-*. Je reste quelque peu réservé sur l'argument⁵⁹ du degré décroissant d'archaïsme corollaire du “détachement” d'un groupe dialectal de l'indo-européen

⁵⁷ Cf. Brugmann 1906: 480–505. Cette forme **sæns-skæ*, où un suffixe (devenu non fléchi) suit une forme fléchie, repose sans doute sur la restructuration de l'aboutissement d'un prototype **sm-skø-*, lui-même parallèle à (ou fait d'après) **dwisko-* “double” > v.h.all. *zwisk*, v.sax. *twisk* (voir IEW, 231).

⁵⁸ Une remarque en passant: comme il n'existe pas de suffixe vivant *-ske*, il serait futile de tirer la forme *še* de la segmentation de *seske*. C'est l'inverse qui s'est produit.

⁵⁹ Voir par exemple le tableau brossé par Winter 1997.

commun: selon ce schéma, le groupe tokharien aurait été le deuxième à se séparer du reste de l'indo-européen, après le groupe anatolien. Je me contenterai, pour le moment, d'ajouter l'emploi de *syó- “un” aux isoglosses déjà connues entre anatolien et tokharien, et qui sont des archaïsmes perdus par toutes les autres langues indo-européennes⁶⁰: *nókʷ-t-/ *nékʷ-t- “assombrissement” (nom d'action de *negʷ- “devenir sombre”, cf. LIV, 449) au sens de “soir” (hitt. *nekuz*, tokh. B *nek-**cīye*, A *nakcu*, *nokte*, *noktim*) vs. “nuit” dans toutes les autres langues, *Kós-t- “faim, famine”⁶¹ (hitt. *kašt-*, tokh. B *kest*, A *kasṭ*), verbe *h₁egʷʰ- “boire” (hitt. *eku-*, tokh. AB *yok-*, cf. LIV, 231), verbe *h₁erH- “laver, baigner” (hitt. *arr-*, tokh. A *yär-*, cf. LIV, 239), verbe *TerKh₂- “laisser” (hitt. prés. 3^e sing. act. *tarnai*, prés. 3^e sing. act. B *tärkanam*, A *tärnāṣ*, prêt. 3^e sing. act. B *carka*, A *cäṛk*, cf. LIV, 635), thème *me/o-base d'adverbes interrogatifs et de conjonctions (tokh. A *mänt* “comment?”, B *mant* “ainsi”, hitt. *maši* “combien?”, *mān* “comme, comment, quand”)⁶², etc. Cette liste pourrait sans doute être étendue avec des morphèmes communs à ces deux branches dialectales et aux groupes des langues occidentales (italique, celtique, germanique). L'interprétation proposée ici des formes du numéral “un” en tokharien, si elle est approuvée, offre un témoignage supplémentaire à la discussion d'une problématique beaucoup plus vaste.

Références bibliographiques et abréviations

- Adams, Douglas Q. 1999. A Dictionary of Tocharian B, Amsterdam–Atlanta (Leiden Studies in Indo-European, 10).
- ATG: Annemarie von Gabain. Alttürkische Grammatik, 3. Auflage, Wiesbaden (Porta Linguarum Orientalium, N.S. XV), 1974.
- Bernhard, Franz, 1958. Die Noninalkomposition im Tocharischen, Diss. Göttingen.
- Blažek, Václav, 1999. Numerals. Comparative-etymological analyses of numeral systems and their implications, Brno.
- Brugmann, Karl, 1904. Die Demonstrativpronomina der indogermanischen Sprachen. Eine bedeutungsgeschichtliche Untersuchung, Leipzig (Abhandlungen der Königl. Sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften, Phil.-hist. Kl., Bd. XXII, № VI).

⁶⁰ Je prends la peine de mentionner quelques-uns de ces faits, car la plupart sont absents de l'article de Winter cité précédemment.

⁶¹ Cf. Rieken 1999: 132–133.

⁶² Cf. Pinault 1989: 118.

- Brugmann, Karl, 1906. Grundriss der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen, 2. Bearbeitung, Bd. II/1: Allgemeines. Zusammensetzung (Komposita). Nominalstämme, Strassburg.
- BT IX: Şinasi Tekin. Maitrisimit nom bitig. Die uigurische Übersetzung eines Werkes der buddhistischen Vaibhāṣika-Schule. – 1. Teil: Transliteration, Übersetzung, Anmerkungen. – 2. Teil: Analytischer und rückläufiger Index, Berlin, 1980 (Berliner Turfantexte, 9).
- Eichner, Heiner 1992. Anatolian. In: Jadranka Gvozdanović (ed.), Indo-European Numerals, Berlin–New York (Trends in Linguistics. Studies and Monographs, 57), 29–96.
- EIEC: Encyclopedia of Indo-European Culture, ed. by James P. Mallory and Douglas Q. Adams, Chicago–London, 1997.
- EWAia: Manfred Mayrhofer. Etymologisches Wörterbuch des Altindoarischen, 3 Bde, Heidelberg, 1986–2001.
- Geng Shimin, Jens Peter Laut, Georges-Jean Pinault, 2004. Neue Ergebnisse der Maitrisimit-Forschung (I). ZDMG 154, 347–369.
- Gippert, Jost, 2004. Ein Problem der indogermanischen Pronominalflexion. In: A. Hyllested, A. R. Jørgensen, H. J. Larsson, Th. Olander (eds.), Per Aspera ad Asteriscos. Studia Indogermanica in honorem Jens Elmegård Rasmussen, Innsbruck (Innsbrucker Beiträge zur Sprachwissenschaft, Bd. 112), 155–165.
- Goedegebuure, Petra, 2006. A new proposal for the reading of the Hittite numeral ‘1’: *šia-*. In: Th. P. J. van den Hout (ed.), The life and times of Hattušili III and Tuthaliya IV. Proceedings of a symposium held in honour of J. de Roos (12–13 December 2003, Leiden), Leiden, Nederlands Instituut voor het Nabije Oosten, 165–188.
- Hackstein, Olav, 2005. Archaismus oder historischer Sprachkontakt: Zur Frage westindogermanisch-tocharischer Konvergenzen. In: Gerhard Meiser und Olav Hackstein (Hrsg.), Sprachkontakt und Sprachwandel. Akten der XI. Fachtagung der Indogermanischen Gesellschaft (13.–23. September 2000, Halle an der Saale), 169–184.
- Hahn, E. Adelaide, 1942. The indefinite-relative-interrogative stem. Language 18, 83–116.
- Hamilton, James, 1986. Manuscrits ouïgours du IX^e–X^e siècle de Touen-houang. Textes établis, traduits et commentés, 2 tomes, Paris.
- Hilmarsson, Jörundur, 1984. Reconstruction of a Tocharian paradigm: the numeral “one”. KZ 97, 135–147.
- Hilmarsson, Jörundur, 1987. On the history and distribution of suffixal *-y/-iy-* in Tocharian. Die Sprache 33, 79–83.
- Hinüber, Oskar von, 2001. Das ältere Mittelindisch im Überblick, 2., erweiterte Auflage, Wien (ÖAW, Phil.-hist. Kl., Sitzungsber. Bd. 467).
- IEW: Julius Pokorny. Indogermanisches etymologisches Wörterbuch, Bern–München, 1959–1969.
- JWP: Fragments of the Tocharian A Maitreyasamiti-Nāṭaka of the Xinjiang Museum, China. Transliterated, translated and annotated by Ji Xianlin in collaboration with Werner Winter and Georges-Jean Pinault, Berlin–New York, 1998 (Trends in Linguistics. Studies and Monographs, 113).

- Klein, Jared S., 1998. Rigvedic *syá/tyá-*. In: J. Jasanoff, H. C. Melchert, L. Oliver (eds.), Mír Curad. Studies in honor of Calvert Watkins, Innsbruck (Innsbrucker Beiträge zur Sprachwissenschaft, Bd. 92), 361–372.
- Klingenschmitt, Gert, 1994. Das Tocharische in indogermanistischer Sicht. In: Tocharisch. Akten der Arbeitstagung der Indogermanischen Gesellschaft (Berlin, September 1990), hrsg. von Bernfried Schlerath, Reykjavík (TIES, Suppl. Series, Vol. 4), 310–411.
- Kölver, Bernhard, 1965. Der Gebrauch der sekundären Kasus im Tocharischen, Diss. Frankfurt am Main.
- Lamotte, Étienne, 1981. Le Traité de la Grande Vertu de Sagesse de Nāgārjuna (Mahāprajñāpāramitāśāstra), tome I: Chapitres I–XV. Première partie, Louvain-la-Neuve (reproduction de l'édition originale, 1944).
- Laut, Jens Peter, 1986. Der frühe türkische Buddhismus und seine literarischen Denkmäler, Wiesbaden (Veröffentlichungen der Societas Uralo-Altaica, Bd. 21).
- Lévi, Sylvain, 1933. Fragments de textes koutchéens publiés et traduits avec un vocabulaire, Paris (Cahiers de la Société Asiatique. II).
- LIV: Lexikon der indogermanischen Verben. Die Wurzeln und ihre Primärstammbildungen. 2., erweiterte und verbesserte Auflage bearbeitet von Martin Kümmerl und Helmut Rix, Wiesbaden, 2001.
- MaitrHami: Maitrisimit nom bitig en turc ancien (ouïgour), recension de Hami.
- Mayrhofer, Manfred, 1986. Indogermanische Grammatik. I/2: Lautlehre, Heidelberg.
- MSN: Maitreyasamiti-Nāṭaka en tokharien A.
- Müller, Hans-Georg, 2004. Reduplikationen im Türkischen. Morphophonologische Untersuchungen, Wiesbaden (Turcologica, Bd. 56).
- Neu, Erich, 1997. Zu einigen Pronominalformen des Hethitischen. In: Studies in honor of Jaan Puhvel. Part 1: Ancient Languages and Philology, ed. by Dorothy Disterheft, Martin Huld and John Greppin, Washington D.C. (JIES Monograph No. 20), 139–169.
- PED: The Pali Text Society's Pali-English Dictionary, ed. by T. W. Rhys Davids and W. Stede, Oxford, 1921–1925.
- Pinault, Georges-Jean, 1989. Introduction au tokharien. Lalies 7 (Actes de la session de linguistique d'Aussois, 27 août-1^{er} septembre 1985), Paris, Presses de l'École Normale Supérieure, 3–224.
- Pinault, Georges-Jean, 1991. Un témoignage tokharien sur les premières nonnes bouddhistes. Bulletin d'Études Indiennes 9, 161–194.
- Pinault, Georges-Jean, 1994. Formes verbales nouvelles dans des manuscrits inédits du fonds Pelliot Koutchéen. In: Tocharisch. Akten der Arbeitstagung der Indogermanischen Gesellschaft (Berlin, September 1990), hrsg. von Bernfried Schlerath, Reykjavík (TIES, Suppl. Series, Vol. 4), 105–205.
- Pinault, Georges-Jean, 1999. Tokharien A *kapṣañi*, B *kektseñe*. In: Compositions indogermanicae in memoriam Jochem Schindler, hrsg. von H. Eichner und H. C. Luschützky unter redaktioneller Mitwirkung von V. Sadovski, Praha, 457–478.
- Pinault, Georges-Jean, 2001. Nouveautés lexicales et morphologiques dans le manuscrit de Yanqi du Maitreyasamiti-Nāṭaka en tokharien A. In: Stefan Wild und Hartmut Schild (Hrsg.), Norm und Abweichung. Akten des 27. Deutschen

- Orientalistentages (Bonn, 28. September bis 2. Oktober 1998), Würzburg, 121–136.
- Poucha, Pavel, 1955. *Institutiones Linguae Tocharicae. I: Thesaurus Linguae Tocharicae Dialecti A*, Praha (Monografie Archivu Orientálního, Vol. XV).
- Rieken, Elisabeth, 1999. Untersuchungen zur nominalen Stammbildung des Hethitischen, Wiesbaden (Studien zu den Boğazköy-Texten, Heft 44).
- Ringe, Donald Jr., 1996. On the chronology of sound changes in Tocharian. Vol. I: From Indo-European to Proto-Tocharian, New Haven (Conn.), American Oriental Society (American Oriental Series, Vol. 80).
- Schindler, Jochem, 1967. Tocharische Miszellen. *IF* 72, 239–249.
- Schmid, Wolfgang P., 1989. Wort und Zahl. Sprachwissenschaftliche Betrachtungen der Kardinalzahlwörter, Mainz (AWL. Abhandlungen der Geistes- und Sozialwissenschaftlichen Klasse, Jg. 1989, Nr. 8).
- Schmidt, Klaus T., 1974. Die Gebrauchsweisen des Mediums im Tocharischen. Diss. Göttingen.
- Schmidt, Klaus T., 1989. Der Schlußteil des Prātimokṣasūtra der Sarvāstivādins. Text in Sanskrit und Tocharisch A verglichen mit den Parallelversionen anderer Schulen, Göttingen (Sanskrittexte aus den Turfanfunden, XIII).
- Schmidt, Klaus T., 1994. Zur Erforschung der tocharischen Literatur: Stand und Aufgaben. In: Tocharisch. Akten der Arbeitstagung der Indogermanischen Gesellschaft (Berlin, September 1990), hrsg. von Bernfried Schlerath, Reykjavík (TIES, Suppl. Series, Vol. 4), 239–283.
- Sieg, Emil, 1952. Übersetzungen aus dem Tocharischen. II, aus dem Nachlass hrsg. von Werner Thomas, Berlin (ADAW, Klasse für Sprachen, Literatur und Kunst, Jg. 1951, Nr. 1).
- Strunk, Klaus, 1974. Zur Rekonstruktion laryngalhaltiger idg. Wörter bzw. Morpheme. In: Luigi Heilmann (ed.), Proceedings of the Eleventh International Congress of Linguists (Bologna–Florence, Aug. 28–Sept. 2, 1972), Bologna, Vol. I, 375–381.
- TEB: Wolfgang Krause & Werner Thomas. Tocharisches Elementarbuch. – I: Grammatik. – II. Texte und Glossar, Heidelberg, 1960–1964.
- Thomas, Werner, 1954. Die Infinitive im Tocharischen. In: *Asiatica. Festschrift Friedrich Weller*, Leipzig, 701–764.
- Thomas, Werner, 1957. Der Gebrauch der Vergangenheitstempora im Tocharischen, Wiesbaden.
- Thomas, Werner, 1990. Tocharische Maitreya-Parallelen aus Hami [sic], Stuttgart (Sitzungsberichte der Wissenschaftlichen Gesellschaft an der Johann Wolfgang Goethe-Universität Frankfurt am Main, Bd. XXVII, Nr. 1).
- THT: Tocharische Handschriften aus den Turfanfunden. Berlin–Brandenburgische Akademie der Wissenschaften, Staatsbibliothek zu Berlin – Preußischer Kulturbesitz – Orientabteilung.
- TochGr: Emil Sieg & Wilhelm Siegling. Tocharische Grammatik. Im Auftrage der Preußischen Akademie der Wissenschaften bearbeitet in Gemeinschaft mit Wilhelm Schulze, Göttingen, 1931.
- TochSprR(A): Tocharische Sprachreste, Bd. I: Die Texte, hrsg. von Emil Sieg und Wilhelm Siegling, Berlin–Leipzig, 1921.

- Van Windekens, Albert-Joris, 1942. Die etymologische Erklärung von tocharisch A *ṣa*, B *ṣe* “eins”. IF 58, 261–265.
- Van Windekens, Albert-Joris, 1969. Etudes de morphologie tokharienne VI: structure et flexion du nom de nombre “un”. Orbis 18, 167–172.
- Van Windekens, Albert-Joris, 1976. Le tokharien confronté avec les autres langues indo-européennes. Vol. I: La phonétique et le vocabulaire, Louvain.
- Van Windekens, Albert-Joris, 1979. Le tokharien confronté avec les autres langues indo-européennes. Vol. II, 1: La morphologie nominale, Louvain.
- Winter, Werner, 1954. Gruppe und Reihe. Beobachtungen zur Systematik indogermanischer Zahlwörter. KZ 71, 3–14 (= 2005, 628–639).
- Winter, Werner, 1990. The importance of fine points in spelling: deletion of accented vowels in Tocharian B. In: Jacek Fisiak (ed.), Historical linguistics and philology, Berlin–New York, 1991, 371–391 (= 2005, 393–413).
- Winter, Werner, 1992. Tocharian. In: Jadranka Gvozdanović (ed.), Indo-European Numerals, Berlin–New York (Trends in Linguistics. Studies and Monographs, 57), 97–161.
- Winter, Werner, 1997. Lexical archaisms in the Tocharian languages. In: Hans Henrich Hock (ed.), Historical, Indo-European and lexicographical studies. A Festschrift for Ladislav Zgusta on the occasion of his 70th birthday, Berlin–New York, 183–193 (= 2005, 491–501).
- Winter, Werner, 2005. Kleine Schriften/Selected Writings. Ausgewählt und herausgegeben von Olav Hackstein, 2 Bde, Bremen.
- ZusTreff: Das Zusammentreffen mit Maitreya. Die ersten fünf Kapitel der Hami-Version der Maitrisimit. In Zusammenarbeit mit Helmut Eimer und Jens Peter Laut hrsg., übers. und kommentiert von Geng Shimin und Hans-Joachim Klimkeit, 2 Teile, Wiesbaden, 1998 (Asiatische Forschungen, Bd. 103).

23, rue Léon Frot
 F-75011 Paris
 France
 e-mail: georges.pinault@wanadoo.fr

Georges-Jean Pinault